

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Francis Mus, « Compte rendu de Gnocchi (Maria Chiara), *Le Parti pris des périphéries. Les « Prosateurs contemporains français » des éditions Rieder (1921-1939)* », *COntEXTES* [En ligne], Notes de lecture, mis en ligne le 21 novembre 2010, consulté le 01 mars 2016. URL : <http://contextes.revues.org/4707>

## Compte rendu de Gnocchi (Maria Chiara), *Le Parti pris des périphéries. Les « Prosateurs contemporains français » des éditions Rieder (1921-1939)*

Bruxelles, Le Cri/Ciel – ULg-ULB, 2007, 264 p.

### Entrées d'index

#### Mots-clés :

Édition, Francophonie littéraire

Haut de page

### Texte intégral

Depuis un certain nombre d'années, les recherches sur les « mineurs » se sont multipliées. Des auteurs ou des œuvres oubliés sont mis à l'honneur par la communauté scientifique en raison de leur visibilité, de leur popularité ou de leur importance au moment de leur parution. En des termes plus forts, il s'agit donc d'un besoin de rectification de la réalité historique. Pourtant, cette visibilité contraste avec leur absence dans la plupart des histoires littéraires, dont les auteurs s'identifient apparemment aux « vainqueurs » et non aux perdants, comme le disait déjà Walter Benjamin. En d'autres mots, ces corpus ne constituent pas seulement un terrain en friche, mais méritent surtout d'être étudiés pour des raisons plus fondamentales. Il s'y ajoute que ces deux groupes – peu importe qu'on les appelle vainqueurs et perdants, majeurs et mineurs, avant-gardes et arrière-gardes, etc. même si les distinctions ne se recouvrent pas du tout – sont inséparables. À part le caractère artificiel de la distinction, il importe donc de souligner que la compréhension d'un groupe ne passe que par la prise en compte de l'autre, par rapport auquel le premier se positionne, implicitement ou explicitement. À côté d'un grand nombre d'études de cas, plusieurs réflexions théoriques ont vu le jour à ce propos<sup>1</sup>.

C'est dans ce mouvement que s'inscrit l'ouvrage de Maria Chiara Gnocchi *Le Parti pris des périphéries. Les « Prosateurs français contemporains » des éditions Rieder (1921-1939)*. Dans son introduction, Gnocchi elle-même parle d'une « résurrection » (p. 14) de ce dossier intéressant, qui, jusqu'ici, n'avait été abordé que de manière indirecte, par exemple à travers l'étude d'*Europe*, la revue que Rieder a lancée en 1923. Le titre de l'ouvrage fait explicitement référence à cet intérêt pour des objets de recherche frontaliers, marginaux ou encore périphériques. Il y a d'abord la référence spécifique à la maison d'édition Rieder et à sa collection des *Prosateurs*. La maison a été fondée à Paris en 1913 et n'existe plus aujourd'hui, sauf par l'un des quatre chevaux de l'emblème des Presses Universitaires de France. Dans le champ littéraire français, Rieder occupe une position périphérique par rapport à d'autres

maisons, comme les éditions de *La Nouvelle Revue française*, qui s'avère d'ailleurs un modèle important pour *Rieder*. L'acception « périphérique » se situe donc ici à un niveau institutionnel. Mais l'épithète « périphérie » peut également être pris au pied de la lettre, dans la mesure où les prosateurs français contemporains ne sont pas nécessairement des Français, mais aussi des auteurs francophones vivant hors de France. Les écrivains concernés sont souvent des écrivains régionalistes (même si toute production périphérique n'est pas nécessairement régionaliste). Enfin, la qualification « périphérique » peut concerner aussi l'origine sociale des auteurs, dotés dans la plupart des cas d'un capital scolaire réduit. La collection compte 190 titres au total, publiés en un espace de 19 années. En général, le grand nombre d'écrivains traités dans le livre sont restés jusqu'à maintenant de nobles inconnus, à quelques exceptions près, comme René Arcos, André Baillon, Franz Hellens, Léon Bazalgette, Panaït Istrati, Léon Werth, Jean Tousseul ou Neel Doff.

Gnocchi ne se limite pas à une analyse pointue de son objet spécifique, mais le place dans son contexte de « contre-littérature » (le terme est de Bernard Mouralis) plus vaste et aboutit ainsi à une radiographie claire et systématique de l'institution éditoriale qui s'appelle *Rieder*. C'est sans doute le mérite principal du livre. Cette contextualisation est non seulement intéressante parce qu'elle permettrait de mettre les choses en perspective, mais a été tout simplement nécessaire vu l'objet de recherche peu connu. Étant donné que la littérature dont il sera question dans la suite ne fait pas partie du canon, le premier chapitre (*Avant Rieder : changements, mouvements, et projets dans le champ littéraire*) fournit un aperçu sommaire indispensable de la constellation socio-littéraire de l'entre-deux-guerres au sein de laquelle *Rieder* se positionne. La perspective adoptée ici est externe : Gnocchi montre bien la position sociologique des auteurs étudiés. Leur apparence sur la scène littéraire fait bouger les relations des acteurs à l'intérieur du champ. Par conséquent, on assiste à la constitution d'un véritable contre-champ, à la promotion d'institutions nouvelles (les Universités populaires) ou à la configuration de groupes nouveaux (Jules Romains parle d'une véritable « génération nouvelle »).

L'organisation de *Rieder* est bien reflétée dans la structure du livre : suivant un ordre clair et logique, l'auteur procède du général au particulier. Sont passés respectivement en revue dans une première partie : une esquisse du champ littéraire contemporain (chapitre I, pp. 19-34), l'histoire de la maison *Rieder* (chapitre II, pp. 35-44), une présentation du personnel (chapitre III, pp. 45-70), un survol du catalogue (chap. IV, pp. 71-84) et une analyse de la stratégie *Rieder* (chapitre V, pp. 86-110). Ainsi est démantelé petit à petit le squelette organisationnel de la maison d'édition. Cette tâche ne relève pas de l'évidence : en effet, tout comme c'est le cas avec l'étude des revues littéraires (à laquelle Gnocchi fait référence à plusieurs reprises, d'ailleurs), un des défis majeurs sera précisément la prise en compte de l'hétérogénéité et de la diversité extrême d'auteurs et d'œuvres qui s'abritent sous le même toit qui s'appelle *Rieder*. C'est la raison pour laquelle l'auteur fait appel à plusieurs disciplines : l'histoire de l'édition, l'histoire des sociabilités intellectuelles et l'histoire littéraire tout court. Le quatrième chapitre constitue un bel exemple de cette hétérogénéité. Gnocchi montre la diversité des collections, qui portent sur la littérature au sens strict du terme, mais aussi sur l'art ou sur des écrits religieux, historiques, philosophiques, sociaux, pédagogiques, etc. Dans cette optique, il semble logique, voire nécessaire de restreindre le corpus à un ensemble délimité (c'est-à-dire plus homogène) comme par exemple celui des prosateurs français contemporains. Ce choix entraîne inévitablement des lacunes : comme le suggère Valérie Tesnières dans la préface du livre, une analyse contrastive avec la collection des Prosateurs Étrangers Modernes aurait pu jeter une lumière intéressante sur le statut de la première collection. Un travail qui reste donc encore à faire, mais dont le chemin vient d'être frayé.

Le mérite de la première partie consiste incontestablement dans le dépouillement synthétique et la mise en carte limpide d'une institution littéraire et d'un réseau plus vaste. Ce réseau est crucial pour une maison comme *Rieder* qui ne peut pas se replier sur un centre établi, comme c'est le cas pour la *Nrf*. La délimitation délibérée à une collection précise n'implique donc pas un manque de contextualisation, quoique la présentation des écrivains oubliés résulte parfois en une accumulation de faits peu pertinents (biographiques) qui risquent d'alourdir la lecture à certains moments.

Pour pouvoir analyser la maison d'édition de façon adéquate et repérer les mécanismes de fonctionnement de la collection, la théorie bourdieusienne fournit plusieurs notions heuristiques fécondes (champ, capital, croyance, *illusio*, etc.). L'auteur en tire son profit dans les analyses, tout en répondant dans l'introduction implicitement à un des reproches qui ont été formulés à plusieurs reprises vis-à-vis des écrits de Bourdieu, à savoir la négligence du texte en tant que tel. Voilà pourquoi Gnocchi plaide pour une étude dans laquelle le travail sur le contexte « se joint » à une analyse (esthétique) des textes. Toutefois, en dépit de ces intentions nobles, elle ne réserve que très peu de place à des analyses discursives proprement dites. C'est dans le sixième chapitre que, petit à petit, l'approche sociologique commence à faire place à une analyse qui intègre également un volet discursif. C'est précisément ici que le lecteur est amené au cœur du sujet, à savoir la collection « emblématique » (p. 111) des « prosateurs français contemporains ».

En fait, l'analyse discursive telle qu'elle se présente dans les chapitres suivants se concentre avant tout sur des éléments paratextuels (introductions, choix des titres, notes de l'auteur, prières d'insérer, annonces publicitaires de l'éditeur, etc.) ou sur la critique littéraire dans d'autres revues (comme *La Nouvelle Revue française* ou le *Mercur de France*). Ainsi, dans le chapitre huit, Gnocchi se concentre de nouveau sur le réseau des acteurs en présence : auteurs, éditeurs, critiques et lecteurs. À tout bien considérer, les analyses discursives sont ici encore fonction de l'analyse sociologique qui précède (ou qui suit) dans la mesure où elles visent (encore) à repérer des stratégies de prises de position. En effet, le paratexte se présente comme le lieu de stratégie par excellence. L'adoption d'une perspective inverse n'est jamais prise en considération : dans quelle mesure les romans des PFM *échappent-ils* (ou seraient-ils capables d'échapper) aux nombreuses descriptions paratextuels? Est-ce qu'il y a une équivalence totale entre le paratexte et le texte en tant que tel? Quelle peut être la singularité de chaque œuvre vis-à-vis du « style Rieder » (p. 148) en général ? etc.

Ainsi, dans le septième chapitre « Écrire Rieder » (qui en fait est le seul où l'auteur aborde les textes des 190 romans considérés), il n'a pas été question de « dégager une matrice narrative ou stylistique commune » (p. 134) mais de relever « un certain nombre de traits partagés par la plupart de ces textes, ou du moins par ceux qui représentent davantage la maison, suivant les classements précédemment proposés » (*ibidem*). Cette note introductive risque de discréditer l'analyse dès le début. Si la sélection des textes a été faite à base de critères externes (c'est-à-dire à partir d'écrits circonstanciels – des comptes rendus, des correspondances – et paratextuels de *Rieder* même), dans quelle mesure la lecture peut-elle être fiable ? En d'autres mots, est-ce que Gnocchi ne risque pas de rester enfermée dans les « conditions de lecture » stipulées par *Rieder* même ? Il est dommage que l'analyse des romans eux-mêmes reste à l'état embryonnaire : le chapitre en question ne compte que 15 pages, mais contient pourtant nombre d'éléments prometteurs. Ainsi, il serait intéressant de se pencher davantage sur l'effet qu'exerce la langue romanesque (c'est-à-dire les régionalismes, barbarismes, etc.) sur l'entreprise générale des auteurs. Certes, Gnocchi fournit quelques indices à ce sujet, mais ceux-ci ne sont pas développés en détail.

9Résumons. Dans l'introduction du livre, l'auteur précise clairement ses ambitions : « Ce volume voudrait aller au-delà de la description, si fouillée soit-elle, d'une collection ou d'une maison d'édition. Notre plus grande ambition est de contribuer à la restitution d'un cadre intellectuel et littéraire [...]. » (p. 17) Il est certain que le livre tient cette promesse. L'analyse rigoureuse de la maison d'édition sous quasiment toutes ses facettes, complétée par de nombreuses excursions contextuelles font que *Le parti pris des périphéries* peut intéresser non seulement le spécialiste, mais aussi celui qui veut étudier le fonctionnement du champ littéraire français pendant l'entre-deux-guerres.

## Notes

<sup>1</sup> Pensons par exemple à Marx (William), *Les arrière-gardes au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., 2004 ou Popovic (Pierre), *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Montreal, P.U.M., « Socius », 2008.

